

## Les CHAPISEAU de Tremblay

Une grande partie de l'Eure-et-Loir offre à l'œil de vastes plaines, aux pentes de terrain peu sensibles, entrecoupées de vallées et de coteaux. Tremblay-le-Vicomte se situe au nord-ouest du département, à mi-chemin entre Chartres et Dreux.

Il est difficile de résumer l'histoire de la seigneurie du Tremblay et de ses vicomtes, alliés des rois de France. De nos jours, il ne reste sur cette vaste plaine que les vestiges d'un château fort assez bien conservé, protégeant à l'origine un prieuré cure, aujourd'hui disparu.

Entre 1075 et 1100, sous le règne d'Hugues 1<sup>er</sup> du Chastel (1075-1090), le Thimerais est ravagé par les troupes anglaises d'Henry 1<sup>er</sup> (1068-1135). On peut imaginer durant cette période une première destruction du château fort du Tremblay. Puis, en 1106, le roi d'Angleterre Henry 1<sup>er</sup> réussit l'annexion du duché de Normandie à la couronne d'Angleterre après la révolte des barons grâce à sa victoire à Tinchebray<sup>1</sup>.

Quand, entre 1135 et 1154, une guerre civile éclate en Angleterre, le comte Robert 1<sup>er</sup> de Dreux (1125-1188), vicomte de Châteaudun, sieur de Beu, de Longueville, de Mondoubleau et de Nesle-en-Tardenois, combat contre les Anglais et participe en 1154 au siège de Sées en Normandie.

Le château fort du Tremblay est une nouvelle fois détruit en 1169 par les Anglais d'Henry II Plantagenêt (1133-1189) comme représailles de l'incendie de Chennebrun dans l'Eure par Louis VII.

En 1212, sous le règne du roi Jean sans Terre, le château fort du Tremblay est de nouveau attaqué et détruit par des troupes anglaises

---

1 Commune du département de l'Orne.

venant de Tillières-sur-Avre. Puis en 1214, le roi d'Angleterre Jean sans Terre envahit le Poitou et la Bretagne.

Après la terrible bataille d'Azincourt, les Anglais continuent leurs conquêtes ; ils reprennent presque toute la Normandie et Rouen assiégée est sur le point de capituler. Pour apaiser les tensions entre les deux royaumes, après le traité de Troyes, Henry V épouse le vendredi 2 juin 1420 la princesse de France Catherine de Valois. Il devient ainsi l'héritier du roi de France Charles VI et régent de France. Les Armagnacs, aux ordres du dauphin Charles, futur Charles VII, prennent les armes et reprennent aux Anglais les villes de Gallardon et Bonneval, mais abandonnent devant Chartres. En 1421, les troupes du dauphin partent pour la Touraine et Henry V marche vers Dreux. Le château fort du Tremblay est de nouveau détruit par les Anglais.

Alors que le château renaît de ses cendres, en juin 1592, la garnison de Verneuil-au-Perche envahit, pille et brûle le château du Tremblay. Après cet ultime assaut, celui-ci n'est pas reconstruit, il devient une ruine, faisant la joie des récupérateurs de matériaux. Seule, la vaste basse-cour est utilisée comme logement noble avant sa transformation en ferme.

Au cours de la Révolution française, la commune de Tremblay-le-Vicomte a porté provisoirement le nom de Tremblay-sans-Culottes.

Non loin, le canal de l'Eure – aussi appelé canal Louis XIV ou canal de Maintenon – est une voie non navigable restée inachevée, construite par Vauban pour alimenter en eau le domaine royal de Versailles. Détournée à hauteur de Pontgoin, l'eau de l'Eure devait être acheminée ainsi jusqu'à l'étang de la Tour, non loin de Rambouillet, pour alimenter les fontaines de Versailles. D'une longueur prévue de près de quatre-vingts kilomètres, sa construction débute en 1685. Mais en 1687, six mille soldats et ouvriers meurent de la fièvre paludéenne et le projet sera interrompu trois ans après du fait de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. À la fin du conflit, neuf ans plus tard, les finances du royaume sont exsangues. Louvois – l'initiateur du projet – est mort lui aussi six ans plus tôt en 1691. Les travaux ne reprendront jamais et le canal restera inachevé malgré les neuf millions de livres déjà dépensés.

### *Nicolas CHAPISEAU (?-avant 1755)*

**Nicolas CHAPISEAU** originaire de Tremblay-le-Vicomte (?) s'unit avec **Marie LE ROY** qui lui donne au moins un fils **Jean François Michel** vers 1735.

À son décès, son fils mineur **Jean François Michel** est placé sous tutelle de Michel LE ROY, un proche parent de sa mère, peut-être l'oncle de l'enfant.

### *Jean François Michel CHAPISEAU (vers 1735-1787)*

Né vers 1735, **Jean François Michel CHAPISEAU** devient commissionnaire de veaux. En l'absence de son père déjà décédé et avec l'autorisation de son tuteur Michel LE ROY, il s'unit à Pontgouin dans le département de l'Eure-et-Loir le samedi 16 août 1755 avec **Marguerite AVENIER** qui lui donnera au moins sept enfants : **François Michel** naît en 1756 avant Nicolas Louis en 1769, Marie Madeleine en 1770 qui ne survit que quelques jours et François qui meurt à l'âge de cinq ans en 1778. Pierre-Mathias, Étienne et Louis complètent la fratrie.

**Marguerite AVENIER** née en 1734 à Saint-Élip est la fille de **Jacques** et **Louise GODEMERT**, un couple originaire de Saint-Élip depuis plusieurs générations.

Leur deuxième fils, Nicolas Louis, né le dimanche 8 janvier 1769 à Pontgouin, devient boulanger. Il s'unit avec Angélique Legris le mercredi 31 décembre 1800 à Nantes où le couple exerce par la suite rue Démosthène. Brigadier dans le train d'artillerie provisoire, il participe aux campagnes napoléoniennes quand débute la guerre de la septième coalition en 1815 et la tristement célèbre bataille de Waterloo. Blessé au combat à l'âge de quarante-six ans, Nicolas Louis CHAPISEAU décède le samedi 14 octobre 1815 à l'hôpital militaire de La Rochelle, l'hospice d'Aufredy.

## *François Michel CHAPISEAU (1756-1822)*

L'aîné de la fratrie, **François Michel CHAPISEAU**, voit le jour le jeudi 12 août 1756 à Pontgouin. Il devient journalier puis commissionnaire de veaux à Nogent-le-Rotrou. À Billancelles, il se marie le lundi 12 juin 1780 avec **Marie Louise FILLOCHE**, enfant naturelle de **Marie Louise FILLOCHE**, sa mère.

De cette union naissent trois enfants : **Marie Louise** en 1786, **Michel Étienne** en 1787 et **Marie Catherine** en 1795.

Entre-temps, sa mère **Marguerite AVENIER** meurt à l'âge de cinquante-trois ans le mercredi 21 février 1787 à Billancelles, suivie la même année par la mort de son père, **Jean François Michel**, le dimanche 25 novembre 1787 à Tremblay-le-Vicomte.

Quand son épouse **Marie Louise FILLOCHE** décède le mercredi 10 novembre 1813 à Pontgouin, son fils **Michel Étienne** fait son service militaire dans le 40<sup>e</sup> régiment d'infanterie depuis 1812. Ulm, Hollabrunn, Austerlitz, Iéna, Pultusk, Ostralenka, marquent la participation de cette division aux mortelles campagnes napoléoniennes de 1805, 1806 et 1807. Là s'arrête la période des succès. Laissant un bataillon en Allemagne pour s'associer aux victoires d'Essling et de Wagram, le 40<sup>e</sup> RI se rend en Espagne. Après avoir connu toutes les gloires, il endure toutes les souffrances, subit tous les revers. Quelle lamentable fin pour ces braves qui, après avoir défié sur vingt champs de bataille différents les fusils de la coalition, tombent un à un dans un ravin, ignorés sous les poignards des guérillas ! Quel tableau que celui de cette grande armée, décimée par les maladies, les fatigues, la faim, la soif, luttant sous un ciel de feu contre des bandes insaisissables et disparaissant peu à peu dans les précipices de ce pays affreux, comme ensevelie dans sa conquête !

Blessé, **Michel Étienne CHAPISEAU** décède à l'âge de vingt-six ans, le jeudi 9 décembre 1813 à l'hôpital de Pontgouin.

Abattu par toutes ces disparitions, **François Michel** convole tout de même en secondes noces avec **Marie Louise Adélaïde Glaneux** le lundi 30 septembre 1816 à Courville-sur-Eure.

## *Marie Louise CHAPISEAU (1786-1819)*

Prolongement des guerres engendrées par la Révolution française, les guerres napoléoniennes se succèdent lorsque Napoléon est au pouvoir. La déclaration de guerre du Royaume-Uni à la France en 1803 après la courte période de paix qui suit le traité d'Amiens est le point de départ des guerres napoléoniennes.

Malgré une dernière victoire contre Napoléon, cinq des sept coalitions ont vu la défaite des coalisés contre la France. Après les deux premières, la France a battu la troisième coalition – notamment à Austerlitz et Ulm –, puis défait la quatrième à Iéna, Eylau et Friedland, avant de battre la cinquième, notamment à Wagram. Ces grandes victoires ont donné à l'armée française un sentiment d'invulnérabilité, surtout quand la Grande Armée s'approche de Moscou. Mais après la retraite de Russie, en dépit de certaines victoires incomplètes, la France a été battue par la sixième coalition à Leipzig puis à Waterloo par la septième.

En 1810, **Marie Louise CHAPISEAU** attend un enfant. Elle est le déshonneur de la famille, quand elle accouche le lundi 30 juillet 1810 à Brestot dans l'Eure d'un enfant naturel, Joseph Benjamin, né de père inconnu, qui décède à onze jours, le vendredi 10 août 1810.

En ce début d'année 1811, **Marie Louise CHAPISEAU** est de nouveau enceinte. Comment est-ce possible, elle qui n'est ni fiancée ni mariée ? Le passage incessant des troupes militaires génère des exactions et favorise parfois les abus, les harcèlements ou les rapprochements violents. Peut-être a-t-elle succombé au joug d'un amant pour sa survie ? Ou bien encore, **Marie Louise** a-t-elle réellement connu une idylle avec un militaire séduisant ? La crédulité de ses vingt-cinq ans ne lui a alors pas permis de se raisonner, laissant parler son cœur à ce moment précis où il n'est point question de vertu ou de moralité, mais plutôt d'aspiration à la liberté, à la tendresse et à l'aventure.

Quelques mois après, **Marie Louise CHAPISEAU** accouche le lundi 2 septembre 1811 à l'Hôtel-Dieu de Rouen d'un petit garçon, **Louis Édouard Désiré**. Le prénommer Désiré tend à prouver que l'enfant est le fruit d'un souhait attendu et non d'un événement contraint (?) comme le viol.

Après les obsèques de sa femme, **Marie Louise FILLOCHE**, le mercredi 10 novembre 1813 à Courville-sur-Eure, celles de son fils,

Michel Étienne, la même année, puis celles de son frère, Nicolas Louis en 1815, **François Michel CHAPISEAU** assiste le mercredi 26 mai 1819 à celles de sa fille **Marie Louise CHAPISEAU** qui vient de décéder à l'âge de trente-trois ans à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Elle laisse un enfant âgé d'à peine huit ans.

**François Michel CHAPISEAU** meurt à son tour le mercredi 29 mai 1822 à Courville-sur-Eure.

### ***Louis Édouard Désiré CHAPISEAU (1811-1881)***

À l'hôtel-Dieu, **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** voit le jour le lundi 2 septembre 1811 à Rouen. Il est le fils naturel de **Marie Louise CHAPISEAU** et d'un père inconnu.

Après le décès de sa mère, il est reconnu orphelin par une décision du jeudi 30 novembre 1820. **Louis Édouard Désiré** est donc élevé dans un orphelinat catholique à l'hospice général de Rouen avant de devenir berger.

Pratiquant le plus vieux métier du monde dès l'adolescence, **Louis Édouard Désiré** est d'abord autant exploité que délaissé, autant utilisé qu'aimé. Accompagné d'un chien, il parcourt les plaines et les jachères avec les brebis de la communauté. Le jeune berger dort une partie de l'année dans sa cabane roulotte en bois posée à côté du parc de claies mobiles. Servant à rassembler pendant la nuit son troupeau, elle est montée sur un essieu fixe à deux roues en bois, avec une troisième roue à l'arrière, il tracte lui-même sa roulotte à chaque déplacement du parc. Son chien dort dessous. Chaque jour, l'emplacement du parc change de façon à ce que les déjections ovines fertilisent la totalité de la parcelle occupée.

À quinze ans, un riche propriétaire lui propose de pastourer pour son service. Avec l'autorisation de son tuteur, le frère Jean-Baptiste Pinol, religieux administrateur de l'hospice, **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** devient berger. Il est aussi un personnage important dans la ferme ; une place lui est réservée à la grande table du maître. Au fil du temps, il est même craint par les autres domestiques et les villageois qui le disent un peu sorcier. Si les enfants gardent les animaux de basse-cour et les cochons, le troupeau de moutons est une partie importante de la fortune du fermier, qu'il ne peut laisser

qu'à un pâtre de confiance. **Louis Édouard Désiré** a donc la délicate mission de surveiller, de soigner et de protéger un cheptel de brebis avec leurs agneaux parmi lesquels se mêlent quelques béliers. À la belle saison, avec son chien, il parcourt les plaines et les vallées de la région, vêtu d'une limousine. Pour se protéger du froid et de l'humidité, il porte une grande houppelande, vêtement ample, long et solide, ouvert par devant, pourvu de manches larges et doublé de fourrure, plutôt imperméable.

Avant la période de fenaison, aidé des autres domestiques, **Louis Édouard Désiré** procède au lavage des moutons dans la mare située à l'entrée de l'exploitation. Élevé pour son lait, sa viande, son cuir, mais surtout pour sa laine, le bain forcé annonce et précède la tonte du troupeau. **Louis Édouard Désiré** débarrasse ainsi la toison des saletés qui s'y attachent et permet de diminuer la quantité de suint qui imprègne la laine.

« Berger vaut sorcier », disait la sagesse normande. Ces personnages silencieux et méditatifs promènent lentement leurs troupeaux de plaine en plaine, sur les pentes des coteaux, à la lisière des bois, secondés par leur chien. Comme tous les pâtres, **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** connaît et observe le lever du jour, la tombée du soir, les couchers du soleil, l'éclat des belles nuits d'été et celui des astres scintillants, le cours changeant des saisons qui défilent une à une. Isolé dans sa cabane roulante, **Louis Édouard Désiré** a acquis au travers de ses rencontres ou dans les livres quelques notions de médecine qu'il expérimente sur son troupeau. Il connaît désormais les vertus des plantes qu'il a appris à identifier et à cueillir. C'est un peu pour cela que **Louis Édouard Désiré** passe pour un sorcier, un mage qui possède les clefs des pratiques ténébreuses, de la magie, de la sorcellerie et l'alliance avec tous les esprits transfuges de l'ordre céleste.

À vingt-trois ans, le lundi 23 février 1835, **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** se marie à Guiseniers avec **Marie Désirée SAUVAL**, née en 1810 de **François Isidore**, charretier, et de **Marie Élisabeth CANU** originaires de la commune de Guiseniers depuis de nombreuses générations.

Le jeune couple s'établit à Écouis et de cette union naissent au moins quatre filles. Marie Félicité en 1836 et Stéphanie Élixa en 1837 décèdent toutes deux en décembre 1839. Félicité Adélaïde vient au monde en 1842 avant **Élise Albertine Clémentine** en 1846.

D'une histoire probablement vécue, **Louis Édouard Désiré** raconte à sa fille **Élise Albertine Clémentine** une légendaire et téméraire réputation du berger face au loup.

*« ... à quelques jours de marche de là, un berger ramène ses moutons à la ferme de son propriétaire. Sur le soir, un loup tombe à l'improviste au milieu du troupeau, enlève un mouton avec une prestesse prodigieuse. Le pâtre court alors à sa poursuite. Il parvient à le rattraper et se saisit du mouton par la tête, tandis que l'intrépide voleur le tient à belles dents par la queue. Les cris, les coups de bâton, rien ne l'effraie. Il dispute intrépidement sa proie. Enfin, la victoire demeure au berger, mais il ne rapporte à la bergerie qu'un cadavre... »*

### ***Élise Albertine Clémentine CHAPISEAU (1846-après 1893)***

**Élise Albertine Clémentine CHAPISEAU** est née à Écouis le mardi 15 septembre 1846. Fille d'un berger, elle est élevée dans des conditions très modestes et devient canneuse. Elle façonne à la main, au détail et en petite série des pièces et ouvrages décoratifs ou utilitaires tels que des assises de siège, des paniers, des corbeilles de boulanger. Pour se diversifier, elle tente aussi de réaliser des objets d'ameublement en osier ou en rotin. Mais le cannage ne lui apporte pas de revenus conséquents, alors elle occupe des emplois de journalière au fil des saisons, chez des agriculteurs.

Durant les années 1850, des faits étranges se produisent au presbytère de la commune de Cideville, au nord de Rouen. Une affaire de sorcellerie fait couler beaucoup d'encre et fait connaître ce village dans toute la Normandie. Un berger est mis en cause, ce qui a un retentissement particulier au sein de la famille CHAPISEAU et écorche sa sensibilité.

En novembre 1850, l'abbé Thinel, curé de Cideville, va visiter un de ses paroissiens malade quand il rencontre un certain Girard, guérisseur et sorcier de mauvaise réputation. Le religieux le fait chasser de sa paroisse. Il est arrêté et condamné à une ou deux années de prison. Mais le guérisseur décide de se venger. Il charge un berger à la réputation de sorcier – le *berquet* Félix Thorel – de



nuire au curé et de faire quitter le village aux deux élèves auxquels le prêtre enseigne. Ceux-ci – Gustave Lemonnier et Clément Bunnel – ne sont âgés respectivement que de douze et quatorze ans.

Le jour de la vente publique, le *berquet* Thorel accoste le jeune Gustave et touche discrètement sa chemise. À partir de ce moment, on assiste à des faits des plus étranges. Des coups frappés se font entendre, parfois en rythme lorsque de la musique est jouée dans le presbytère de Cideville. Le phénomène musical relativement classique se distingue néanmoins par un impressionnant arsenal de manifestations d'accompagnement comme une pluie de pierres, des outils qui se déplacent seuls, des tables qui lévitent, des chaises qui s'agitent, des couteaux qui volent dans les airs, des pupitres qui s'ouvrent et se referment, des couvertures et des draps qui s'arrachent des lits...

Des gens de toutes conditions – médecins, prêtres, conseillers municipaux et maires – assurent avoir vu ces choses extraordinaires. Le marquis de Mirville et madame Deschamps du Bois-Hébert affirmant même avoir communiqué avec « l'esprit ». Pendant ce temps, l'enfant ensorcelé, un des deux élèves du curé, tombe en syncope puis a des visions. Les bruits de tous ces faits se répandent dans le pays.

Se souvenant que ces sortes d'esprits craignent les pointes de fer, la population s'arme de pics et d'épées pour frapper l'espace. On entend des gémissements et plusieurs fois « pardon ». Le curé accorde alors son pardon si l'esprit vient demander grâce devant l'enfant dès le lendemain.

Le jour dit, le curé voit arriver le berger Thorel blessé au bras et au visage. Il se met à genoux et demande pardon à l'enfant qui le lui accorde. Une dernière confrontation se tient à la mairie en présence du maire, monsieur Cheval. Le berger Thorel demande à nouveau grâce et voulant obtenir celle du curé, il se traîne vers lui. Ce dernier apeuré assène au berger trois coups de canne sur le bras. Les coups font l'objet d'une plainte en justice déposée par le berger sorcier au juge de paix de Yerville qui, selon ses propos, est stupéfait devant les multiples témoignages. À l'audience, un témoin rapporte que le berger lui a dit : « ... *chaque fois que je frapperai du poing sur ma canne, tu tomberas...* » Peu après, Thorel, ayant donné un coup de poing sur le bâton, le témoin a « ... *eu l'étrange sensation que*

*quelque chose lui serre la gorge, l'étrangle et le contraint à tomber... »*

Quelque trente-quatre témoins sont entendus. Le jugement est rendu le mardi 4 février 1851. Le berger Félix Thorel est débouté et condamné aux dépens. En d'autres temps, il aurait connu le bûcher.

Par la suite, une rumeur précise que le presbytère hanté fut rasé et qu'après la mort de Thorel, sa tombe fut l'objet de nombreuses visites, à tel point que le cardinal de Bonnechose la fit disparaître. La rumeur court toujours...

Un jour de 1860, ses parents **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** et **Marie Désirée SAUVAL** réservent un accueil convivial et chaleureux à un tisserand de passage. En quittant Rouen pour rentrer dans sa Lorraine natale, **Mathis ARNOULD** fait une halte à Ercuis, une petite commune sur le chemin de Pontoise. **Mathis**, qui vient de négocier des contrats à la foire de Rouen, reçoit auprès de cette famille, pourtant des plus miséreuses, une écoute lorsqu'il leur confie ses ambitions. Les CHAPISEAU l'encouragent dans ses projets et invitent même **Mathis** à s'arrêter de nouveau lors de son prochain passage.

Quelques semaines plus tard, **Mathis ARNOULD** a chargé son métier à tisser sur un chariot et s'apprête à quitter Longeville-lès-Saint-Avold pour rejoindre Rouen, après de longs et douloureux adieux avec ses parents. En chemin, **Mathis** s'arrête à Ercuis où quelque temps plus tôt, il avait fait la connaissance de la famille CHAPISEAU.

L'accueil est tout aussi amical que la première fois. Malgré sa modeste condition, le pâtre **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** propose à **Mathis ARNOULD** de remonter son métier à tisser dans une grange inoccupée.

C'est donc à Ercuis que **Mathis ARNOULD** démarre sa nouvelle production de toile de chanvre tissée. Il noue une relation avec la fille du berger, **Élise Albertine Clémentine**. À la jeune femme canneuse qui vit difficilement de son travail, **Mathis ARNOULD** propose d'apprendre à ses côtés le métier de tisseuse.

Après quelques mois, **Mathis ARNOULD** demande à **Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** la main de sa fille **Élise Albertine Clémentine**. Du vivant des quatre parents, le mariage a lieu à Ercuis le mardi 2 juin 1863.

Le nouveau couple part s'établir à Gaillon où **Mathis ARNOULD** devenu contremaître peut y exercer plus facilement en augmentant sa production et employer du personnel.

**Louis Édouard Désiré CHAPISEAU** décède à l'hospice d'Écouis le mardi 30 août 1881 à l'âge de soixante-neuf ans.

Retrouvez **Élise Albertine Clémentine CHAPISEAU** et **Mathis ARNOULD** au chapitre des ARNOULD.